

blanc. J'en décochai une autre par-dessus les plus hautes branches et bien au delà d'un arbre situé à 180 mètres. Donc, elles ne sont point si méprisables que nous les avions jugées, et je ne mets pas en doute que, à une distance assez rapprochée, et à la suite de la forte impulsion imprimée par ce petit arc, une de ces flèches ne puisse traverser de part en part la poitrine d'un homme. A 120 pas j'ai pu manquer un oiseau à moins de 5 centimètres.

Le 15 août, à midi, la première colonne, sous les ordres de M. Jephson, de service ce jour-là, quittait un des villages palissadés d'Avissibba. Un de nos prisonniers m'avait dit que nous trouverions trois cataractes un peu plus haut. M. Jephson devait, d'après mes instructions, suivre le rivage et s'arrêter au premier endroit convenable vers 2 h. 50 de l'après-midi. De mon côté, j'attendrais, avec notre flottille, composée maintenant de l'*Avance* et de quatorze pirogues, que l'arrière-garde, commandée par le capitaine Nelson, eût évacué le campement. Les canots avançant plus vite que les piétons, je dépasserais probablement ceux-ci et m'arrêteraï, après une heure de navigation, jusqu'à ce que Jephson nous eût rejoints. Ces ordres furent strictement répétés à tous les chefs de peloton.

J'aurais dû les prévenir que le départ avait été fixé à midi, parce que, à l'appel du matin, on s'était aperçu de l'absence de cinq hommes. Ils étaient de retour à dix heures. Cette habitude invétérée de prendre la clef des champs sans autorisation m'exaspérait au dernier point et je les tançai d'importance. J'aurais dû y être fait cependant, car les Zanzibari continuaient à se montrer d'une imprudence absolument déconcertante; non par témérité ou ignorance, mais par incapacité radicale de se rappeler que le péril les guettait toujours et de quelle manière il les avait atteints déjà. L'instinct des animaux les tient sans cesse en éveil, mais ces gens-là ne paraissent avoir ni instinct, ni raison, ni perception, ni mémoire. Leur tête est absolument vide. Les plus pressantes sollicitations de se garder contre tant d'ennemis cachés, les plus terribles menaces, ne peuvent leur faire entrer dans l'esprit qu'il leur faut être circonspects, qu'ils ont à se garer des pointes de bois plantées dans les sentiers, et du cannibale embusqué derrière le bananier, du rusé sauvage couché sous un tronc d'arbre ou

derrière un nœud de racines, ou du trou hérissé d'épieux affilés et dissimulés sous les feuilles. Aucun danger ne les trouva jamais en défiance. Une averse soudaine de flèches les mettait honteusement en déroute; ils couraient se réfugier n'importe où, en poussant des hurlements pitoyables, et si les naturels s'étaient avisés de poursuivre leur victoire, l'excès de leur terreur aurait rendu impossible toute résistance. Un indigène n'a qu'à faire preuve de quelque intrépidité pour qu'ils reculent de frayeur. En route, ils s'écartent sous bois afin de ne pas être ramassés par l'arrière-garde; mais ils nous reviennent en poussant des cris dès qu'un naturel, zagaie en arrêt, se dresse subitement devant eux. Seuls ou à deux, ils s'en vont marauder par les villages; mais s'ils en rencontrent les sauvages possesseurs, ils laissent tomber leur redoutable carabine plutôt que d'oser s'en servir. Magnifiques de fierté, ils parcourent les bananeraies; mais qu'ils entendent le sifflement d'une flèche, le cœur leur manque et lâchement ils se soumettent à la male destinée. Sur la route, ils s'égrènent, allongeant jusqu'à 5 kilomètres la ligne de la colonne; mais s'ils aperçoivent un indigène, il ne leur reste d'autre sentiment que la plus abjecte frayeur. Des 570 hommes que nous avions en ce moment au bivouac, on en pouvait bien compter 250 pour lesquels leur carabine n'était autre chose qu'une massue pesante et grossière, bonne seulement à échanger contre quelques épis de maïs ou, s'ils l'avaient osé, contre une canne légère.

Le jour précédent, des chefs zanzibari, sollicités par leurs amis, s'étaient présentés en corps pour me demander l'autorisation de fourrager désormais seuls et sans ces officiers qui, disaient-ils, les ennuyaient fort, les poursuivant de leurs ordres constamment répétés: Dans le rang! Dans le rang! « Comment t'apporter beaucoup de bananes quand ils sont toujours là avec leur: Dans le rang! Dans le rang!

— Il est vrai, leur répondis-je, ce n'est pas très facile. Eh bien, voyons ce que vous ferez par vous-mêmes. La plantation n'est qu'à un quart d'heure de distance: soyez tous de retour dans une heure. »

Ils n'avaient pas quitté le camp que toutes leurs promesses étaient oubliées, et que chacun tirait de son côté. Un trou-



peau de moutons sans chien ou une bande de porcs ne seraient pas fourvoyés davantage. Au bout de 14 heures seulement, les 200 fourrageurs avaient réintégré le bivouac, à l'exception de cinq, allés on ne sait où, et qu'on ne revit que le lendemain.

Et ce n'était que le début! De plus mauvais jours devaient suivre, après lesquels, grâce aux souffrances excessives et aux terribles leçons de l'expérience, ils devinrent de véritables Romains.

Après nous être assurés qu'il ne restait aucun traînard au campement d'Avissibba, nous remontâmes l'Arouhouimi à la vitesse d'un nœud et demi à l'heure, et à 2 h. 45, ayant découvert un lieu favorable, nous fîmes halte pour la nuit. Mais j'attendis en vain M. Jephson et ses hommes : on tira des coups de fusil, je repris le bateau pour explorer avec une lunette le rivage en amont et en aval; tout fut inutile. Nulle trace de campement; pas la plus légère nuée de cette fumée qui s'étend comme un brouillard sur la forêt quand le temps est calme; pas un sifflement de balle, pas un son de trompette ou de voix humaine. La caravane, pensai-je, avait dû trouver bonne route pour marcher aux cataractes.

Le 16 nous continuons à lutter contre le courant; passant devant les villages Mabengou, nous arrivons à une crique profonde, mais étroite, se déversant sur la rive sud de la Nevva, ainsi qu'on appelle maintenant l'Arouhouimi; une heure après, nous étions aux rapides de Mabengou. On apercevait sur l'autre berge, en face de l'endroit où nous campions, le vaste établissement d'Itiri. Le bateau remonta la crique, afin d'y chercher les traces de nos hommes, puis revint sans avoir rien trouvé; je le renvoyai ensuite jusqu'à une courte distance d'Avissibba; à minuit il était de retour sans la moindre nouvelle des absents.

Le 17 je dépêchai à notre camp du 15 l'équipage de l'*Avance* avec Saat-Tato ou Trois-Heures, notre chasseur et six éclaireurs; ils avaient l'ordre de suivre un sentier remarqué au passage et qui conduit vers l'intérieur; la piste de la caravane une fois retrouvée, ils auraient à s'y engager pour rejoindre la colonne et la ramener vers la rivière. Au retour du bateau, le patron m'apprit que nos gens avaient découvert les traces à une distance de 10 kilomètres, soit 3 heures de

marche, d'où je conclus que M. Jephson avait dirigé ses hommes vers le sud au lieu de prendre l'est-nord et l'est-nord-est, comme l'indiquait l'orientation de la rivière; Saat-Tato les rattraperait sans doute, et ils nous arriveraient le lendemain.

Voici où nous en étions en ce moment sur la flottille : 3 Européens et nos 3 jeunes domestiques; un de nous, le lieutenant Stairs, aurait réclamé les soins incessants du docteur; mais celui-ci avait accompagné Jephson; un homme était mort de la dysenterie à Avissibba; un autre se mourait après être devenu idiot; 29 étaient plus ou moins gravement malades de pleurésie, de dysenterie ou d'anémie inguérissable; 8 avaient été frappés par des flèches vénéneuses; l'un d'entre eux, Khalfan, était à demi étouffé par sa blessure à la trachée-artère; un autre, le nommé Saadi, paraissait dangereusement atteint; son bras, très enflammé, lui causait de vives douleurs. La plupart de nos piroguiers étaient partis en trois escouades, marchant dans trois directions différentes, en quête de la colonne égarée; je commençais à craindre que celle-ci ne se fût aventurée très loin, en coupant droit à travers les terres pour essayer d'atteindre la rivière beaucoup plus haut, tandis que nous restions immobiles, au bas de la courbe qu'elle décrit. Sur la berge opposée, les gens d'Itiri, étonnés de notre inaction, semblaient méditer une attaque, et sur notre rive même, à 3 kilomètres en aval, ceux du grand établissement de Mabengou pouvaient aussi nous inquiéter, presque tous nos gens valides étant dans la forêt à la recherche des 300 absents. Mais le poète l'a dit :

Il ne sied point à l'homme de s'oublier dans le désespoir, — qu'il suive plutôt le plus digne jusqu'à la mort, — jusque sous le poing fermé de l'ennemi qui le menace.

Je copie mon journal du 18 août :

« Je me demande ce que Tennyson, qui a écrit ces nobles paroles, penserait de notre situation s'il était avec nous. J'avais naguère 370 hommes sous mes ordres; nous étions riches en vivres, munitions de guerre, médicaments, nous jouissions d'un confort relatif : aujourd'hui j'ai en tout 18 engagés capables de faire une journée de marche; tous les autres ont disparu.... Ah! si je savais où les retrouver !



« Si 589 hommes choisis, tels que nous étions au départ de Yambouya, n'ont pu encore gagner le lac Albert, comment le major Barttelot avec ses 250, dont plusieurs éclopés déjà, pourra-t-il se frayer une route à travers cette interminable forêt? Pendant 44 jours nous avons effectué environ 8 heures de marche quotidienne; à seulement 5 kilomètres par heure, nous serions déjà au Nyanza; mais il nous a fallu faire péniblement une trouée à travers la brousse; au lieu d'être à nous reposer sur les rives du lac, nous avons à peine gagné le tiers de la distance. Que faire? « S'oublier dans le désespoir? » ce serait se coucher pour attendre la mort, renoncer à la lutte et abandonner tout rêve d'avenir!

« Nos blessés mettent un long temps à guérir. L'enflure augmente, les plaies sont très douloureuses; jusqu'à présent aucun n'en est mort, mais tous sont incapables de reprendre leur tâche.

« La pluie commence à 8 heures du matin; c'est notre cinquième journée dans le mois. N'avions-nous pas assez d'ennuis sans ces perpétuelles averses? Il semble, par moments, que la fin du monde approche et que l'univers va se dissoudre. Les « cataractes du ciel » sont ouvertes. Il tombe tant et tant de pluie que nous sommes plongés dans les ténèbres. Songez aux innombrables feuilles de cette immense forêt; imaginez que chacune d'elles laisse tomber de dix à vingt gouttes d'eau par minute; de la terre saturée monte une buée grise de vapeur d'eau, l'air s'emplit de globules flottants et de feuilles déchiquetées. Et les trombes qui se déversent en déluge quand la tourmente, ployant les sommets, tordant les fûts, arrachant les branches, luttant corps à corps avec chaque arbre, comme pour le déraciner, passe rugissante à travers les clairières! Ces mugissements et ces plaintes ne sont pas faits pour vous reconforter, et rien n'est moins rassurant que le craquement et la chute des colosses qui s'abattent tout près; mais ces impressions deviennent de la terreur lorsque les grondements du tonnerre se répercutent d'écho en écho par les tortueux couloirs de la forêt, que les éclairs dardent leurs langues enflammées, et que la foudre éclate au-dessus de vos têtes par choes répétés et assourdissants. Une bataille en Europe a moins de péripéties. Et il y a 10 heures que cela dure!

« Je me demande si la lumière du jour reparaitra jamais. A en juger par leur physionomie, nos gens n'ont plus l'air d'y compter. La fatigue, la peur, l'absence de leurs amis, la faim, la pluie et l'orage, toutes ces misères les ont absolument terrifiés. On les voit tapis sous des paillottes en feuilles de bananier, abritant leur tête par des boucliers indigènes, des couvertures, des nattes, des toiles de tente, voire même des selles, des chaudrons ou des marmites; ils sont perdus dans une muette angoisse. Nos malheureuses bourriques, avec leurs oreilles rabattues en arrière, leurs yeux tournés et leur dos rond, les volailles à crête tombante, aggravent de leur morne attitude ce piteux spectacle.

« La splendeur de ce bas monde semblait absolument éteinte. Comment elle lui revint dans toute sa gloire et comment ses enfants reprirent leur noble maintien, comment les lacs et les rivières regagnèrent leur lit, et comment le soleil sortit encore une fois du chaos pour ranimer la terre, je n'en eus pas conscience. J'avais moi-même tant souffert, que j'étais tombé à bout de forces dans un long sommeil et dans l'oubli réparateur. »

19. — Toujours sans nouvelles de la caravane. Les éclaireurs sont revenus sans avoir trouvé ses traces. Deux des blessés vont très mal. Leurs souffrances paraissent intolérables.

20. — Pas de nouvelles. Le jeune Saadi, blessé par une flèche, le matin du 14, est pris du tétanos; ce poison qu'emploient les sauvages serait donc un poison végétal? Le cou et l'épine dorsale de Khalfan sont tout raides. J'avais fait aux patients des injections de morphine, mais la dose, quoique double, c'est-à-dire en demi-grains (0 gr. 05), ne semble pas beaucoup les soulager. Stairs n'est ni mieux ni plus mal qu'hier; la blessure est douloureuse, mais il a de l'appétit et peut dormir. Je me garde bien de lui dire où en sont les autres malades.

Comment! sur 500 hommes et 5 officiers, pas un n'aura vu qu'ils ont quitté la bonne route et que le meilleur moyen d'y rentrer serait de retourner à Avissibba pour suivre ensuite la rivière!

21. — Khalfan et Saadi sont morts après une terrible agonie, l'un à 4 heures du matin et l'autre à minuit. De jour



en jour, Khalfan s'affaiblissait. La plaie, peut-être parce que le poison avait eu le temps de sécher sur la flèche, ne paraissait pas dangereuse; elle s'était cicatrisée extérieurement et ne présentait aucun symptôme d'inflammation; seulement, blessé qu'il était au larynx, le pauvre diable se plaignait de ne pouvoir rien avaler sans de très grandes souffrances, pas même la bouillie de farine de plantain dont on essayait de le nourrir. Le 8, sa gorge devint rigide et se contracta; sa voix s'atténua en murmure; la tête était penchée en avant, le ventre déprimé, et sur sa physionomie s'immobilisèrent la souffrance et l'anxiété. Hier il eut quelques légers spasmes; je lui fis, sous l'épiderme, deux injections de morphine, mais, peu habitué à employer ce remède, je n'osai l'administrer en fortes doses. Saadi avait été blessé au milieu de l'avant-bras droit — une simple piqûre, telle qu'une aiguille à tricoter aurait pu la faire, — un camarade l'avait sucée; je l'avais lotionnée d'eau chaude et bandée; mais au matin du quatrième jour il fut pris de tétanos grave et nous n'en pûmes arrêter les horribles crises. Des injections de morphine le rendirent quelque peu somnolent, puis les accès se renouvelèrent et il rendit le dernier soupir après 111 heures de souffrance. J'ai quelque raison de croire que la flèche avait été enduite de poison la veille même du combat, c'est-à-dire le 13.

Un troisième mourut de dysenterie vers midi : le quatrième décès depuis notre arrivée au campement.

A 5 heures du soir, nos absents rentrent enfin, ils avaient beaucoup souffert, d'inquiétude surtout. A eux aussi, la mort avait enlevé trois hommes. Marouf, blessé à l'épaule le même jour que Saadi, était mort du tétanos dans la nuit du 19, 24 heures avant son camarade, peut-être parce que la fatigue de la marche avait accéléré l'action du poison. Un homme atteint au foie d'une flèche à pointe de fer mourut d'une hémorragie interne, un autre succomba à la dysenterie, immédiatement après la pluie torrentielle dont j'ai parlé plus haut. Nous avons perdu huit hommes depuis le 14 et il nous reste des malades dont la vie est vacillante, outre deux autres blessés ramenés par la colonne de marche. Leurs plaies sont très enflammées et sécrètent une matière gangreneuse.

Le lieutenant Stairs se soutient vaillamment et paraît même se remettre malgré l'influence déprimante que ces morts successives doivent avoir sur ses nerfs. Le docteur est revenu, et j'en éprouve un immense soulagement. Je déteste voir souffrir et ne prends aucun plaisir aux gémissements des malades. Je n'aime à leur donner mes soins que si j'ai conscience de les pouvoir guérir. Pour 60 de nos 363 hommes, l'hôpital vaudrait mieux que la continuation de cette vie errante, dans une région sauvage où le repos et la bonne nourriture sont rarement notre lot.

Quelques jours encore de ce travail écœurant, soigner les malades, assister à l'agonie des mourants que frappe le tétanos, entendre leurs gémissements étouffés, être témoin du découragement général, de la détresse occasionnée par la faim et l'absence inexplicable des amis et camarades, appréhender la perte possible de nos 300 hommes, et moi aussi je succombais! Je suis conscient des progrès que fait en moi le désespoir. La plus grande passion de ma vie a été, je le crois, celle de réussir dans mes entreprises, mais depuis quelques jours je me prends à douter du succès final de l'aventure.

Jephson et Parke ne m'ont pas encore confié leurs impressions; mais leurs hommes m'ont avoué franchement qu'ils se sentent comme délivrés de l'enfer.

Le billet suivant vient de m'être remis, un peu tard, il est vrai :

AOÛT 1887.

Cher monsieur,

Saat-Tato nous a rejoints hier à 3 heures de l'après-midi et nous a communiqué votre ordre de le suivre. Immédiatement nous avons traversé la rivière<sup>1</sup>, et nous espérons être ce soir près de vous. Je comprends vos inquiétudes et regrette profondément d'en avoir été la cause.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

A.-M. JEPHSON.

Le 22 nous transportâmes le camp auprès des rapides supérieurs de Mabengou. La journée du 23 fut consacrée à les remonter.

1. La crique explorée par l'équipage.